

Gérard Foussier
Président du B.I.L.D.
Rédacteur en chef de Documents/Dokumente

Remise du Prix Joseph Rován
19.4.2008 Ambassade de France à Berlin

Excellence,
Monsieur le Président,
chers amis,
mesdames et messieurs,

Une référence – c'est peut-être le mot qui résume le plus et le mieux la vie et l'œuvre de Joseph Rován. Une référence pour tous ceux qui l'ont connu, pour tous ceux qui ont lu ses ouvrages, pour tous ceux qui ont écouté ses analyses, pour tous ceux qui ont partagé ses visions, pour tous ceux enfin qui ont, de près ou de loin, travaillé à ses côtés et profité de son immense expérience de réconciliation et de tolérance. J'ai fait la connaissance de Joseph Rován dans les années 70. Tout journaliste, je dirais même plus : tout *jeune* journaliste, friand d'informations originales sur cette réconciliation franco-allemande scellée historiquement en 1963, savait qu'un entretien, une interview, une simple citation de Joseph Rován dans son article était gage de sérieux. Une référence justement. Son ouvrage, intitulé tout simplement « *Allemagne* », publié en 1955 dans la Collection Petite Planète, a accompagné plusieurs générations d'écoliers et de germanistes, mais aussi de simples citoyens intéressés par cette Allemagne sortie des cendres de la guerre. Le premier chapitre donnait le ton de son message : « *L'Allemagne est un défi* ». Réédité plusieurs fois jusqu'en 1972, le livre était différent à chaque fois, Joseph Rován prenant un malin

plaisir à modifier, à corriger à chaque fois son texte d'origine, à confesser même qu'il avait changé d'avis en même temps que l'Allemagne d'après-guerre assumait ses mutations.

Joseph Rovin aimait avec une certaine malice dans le regard partager ce jeu des questions-réponses avec la jeunesse, bien sûr pour donner son propre avis sur tel ou tel autre sujet d'actualité dans un contexte historique, mais aussi pour accomplir un véritable travail de sensibilisation auprès d'un large public. Lui, qui a côtoyé, tutoyé presque, les plus grands de nos hommes politiques en France et en Allemagne pendant un demi-siècle, au-delà des frontières partisans, n'a jamais oublié que le véritable interlocuteur de l'amitié franco-allemande c'était avant tout la société civile. Il pouvait être féroce dans son jugement, il n'en restait pas moins optimiste et pragmatique. Je me souviens d'une interview, qu'il m'avait accordée, alors que Paris et Bonn entretenaient des relations, disons tendues. Soucieux de trouver les raisons nationales de ce malaise, il avait ajouté – je le cite de mémoire – qu'il fallait mettre l'accent sur « *les nécessités qui ramèneront toujours la France et l'Allemagne à des positions et propositions communes* ». J'aurais aimé bien sûr à l'époque être le seul témoin de cette appréciation pour valoriser mon reportage sous le couvert de cette référence si notoire. J'ai rapidement constaté que cette phrase figurait depuis longtemps dans la plupart de ses discours et de ses interventions à la radio ou à la télévision. Preuve qu'il était persuadé de l'aspect, on dirait aujourd'hui incontournable, de la dimension franco-allemande. Et il serait bon, aujourd'hui encore, que certains éditorialistes en France comme en Allemagne, en quête permanente de grogne entre Paris et Berlin, retrouvent cette citation, cette référence, pour relativiser ce que d'aucuns interprètent à rythmes réguliers trop rapidement et abusivement comme un malaise, une crise, voire un divorce du couple franco-allemand. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'avait pas un regard critique sur

l'évolution des relations bilatérales. Bien au contraire. Mais il estimait que le franco-allemand risquait un jour de ne plus rien donner en soi, que Français et Allemands tourneraient en rond et qu'à force de tourner en rond, les deux peuples finiraient par s'agacer mutuellement. Il avait une métaphore pour dire tout cela en termes aimables : « *C'est comme un très vieux couple qui est irrité par les tousotements de l'autre pendant quarante ans* ». De là à parler de divorce, il y avait bien sûr un pas que Joseph Rovin n'a jamais voulu franchir. Et la France et l'Allemagne semblent effectivement s'être habituées à ces tousotements répétés.

Face à des critiques trop injustes et infondées à son goût, Joseph Rovin savait se fâcher, usant, abusant même, des médias pour le faire savoir. « *L'Allemagne n'est pas ce que vous croyez* », affirmera-t-il en 1978 en titre d'un petit ouvrage, alors qu'au plus fort des exactions terroristes en Allemagne l'opinion publique et l'opinion publiée en France se déchaînaient contre la crainte de l'apparition d'un Etat policier outre-Rhin. Un livre sur l'Allemagne bien sûr, mais aussi un livre sur la France, car son ambition première aura toujours été de lutter contre l'ignorance, l'aveuglement et la propagande.

Alors que l'Office franco-allemand pour la Jeunesse m'avait demandé en 1993 pour le 30^e anniversaire de sa fondation de dresser le portrait de trente Français et Allemands qui dans leur jeunesse avaient milité à leur façon pour la cause franco-allemande, je m'étais adressé à Joseph Rovin, le plus âgé de ces trente « *passe-frontières* », mais peut-être aussi le plus jeune d'esprit, toujours à l'écoute des interrogations de la jeunesse. Difficile d'oublier les nombreux entretiens que j'ai eus avec lui, notamment dans son bureau du 8^e arrondissement à Paris – un bureau typiquement parisien où régnait un désordre indescriptible, comme s'il voulait se baigner dans des montagnes de papiers et de livres dispersés arbitrairement et anarchiquement sur la table, la cheminée et les chaises, avec malgré tout une petite

place sur un vieux fauteuil qu'il réservait à son teckel Gali, son silencieux et fidèle compagnon de tous les jours. J'ai pu lors de ces rencontres mieux cerner ce personnage affable, qui parlait avec amour du Cantal et de ses promenades dans la campagne auvergnate, pays natal de son épouse. J'ai pu mieux comprendre son ardente volonté de réconcilier les peuples européens et son ambition de militer pour la paix dans le monde. Inébranlable était sa vocation d'historien lorsqu'il expliquait aux plus jeunes, notamment à ses étudiants de la Sorbonne, ce que l'Europe a vécu au cours de ces années sombres, lorsque lui, l'ancien de Dachau, a lui-même été victime et témoin du drame de ces longues années de dictature national-socialiste. Je cite un passage emblématique de notre entretien : « *Il y a eu, dit-il alors, une volonté de rééducation et de réconciliation avec le peuple allemand chez des Français beaucoup plus nombreux et influents qu'après 1918, en dépit et peut-être aussi à cause du caractère spécifiquement atroce de la guerre nazie.* » Et d'ajouter qu'en Allemagne, « *les minorités qui avaient été foncièrement hostiles au nazisme, aspiraient évidemment au rétablissement rapide de relations avec les vainqueurs* ». Le propos, tenu en 1993 pour la rédaction du livre, n'était pas nouveau. Dès octobre 1945, Joseph Rovin avait publié un article intitulé *L'Allemagne de nos mérites*. Le temps qui m'est imparti ne me permet pas de citer de longs extraits de cet article, qui mériterait pourtant, à l'image des récentes initiatives du président français sur le travail de mémoire, de figurer dans les manuels d'histoire ou du moins d'être proposé à la lecture, comme une référence à la tolérance. Maintes fois, Joseph Rovin martèlera avec vigueur sa conviction intime, qu'il ne pouvait être question « *de laisser l'Allemagne enfermée dans sa catastrophe sous la garde de ses occupants* ». Cette phrase traduit sa vision – répétons-le : dès 1945 – d'une communauté de destin des deux peuples à l'intérieur de l'Europe.

Joseph Rovin a eu en fait trois carrières distinctes :

- une dans l'Education populaire de 1945 à 1978, avec diverses fonctions au sein de l'association *Peuple et Culture* et une parenthèse entre 1947 à 1951 à la tête du service d'éducation populaire dans la zone française d'occupation en Allemagne.

Beaucoup des témoins de l'époque retiendront qu'il était alors un véritable champion de l'improvisation, allant même jusqu'à créer un centre franco-allemand à Dortmund, en zone d'occupation britannique donc ;

- une carrière de journaliste aussi comme secrétaire de rédaction à la revue *Esprit*, comme membre du Directoire de *Témoignage Chrétien* et comme correspondant de la télévision bavaroise à Paris, sans oublier ses ouvrages et ses innombrables contributions dans diverses publications ;

- et une carrière quasiment politique dans plusieurs ministères occupés par son ami Edmond Michelet, dont il avait fait la connaissance à Dachau.

Mais je retiendrai bien évidemment, vous le comprendrez aisément, son arrivée en 1974 au *Bureau International de Liaison et de Documentation*, le B.I.L.D., association fondée à l'automne 1945 et à ce titre, avec sa consœur allemande la *Gesellschaft für Übernationale Zusammenarbeit (GÜZ)*, la plus vieille des associations franco-allemandes. Parallèlement, Joseph Rovin dirigera pendant plus de vingt ans la revue *Documents*, publiée par le B.I.L.D. et qui est aujourd'hui encore, avec *Dokumente* en Allemagne et en allemand, la plus ancienne des revues prônant le dialogue franco-allemand. Ce n'est pas sans émotion et sans humilité que j'assume depuis trois ans maintenant, après le professeur Henri Ménudier qui lui avait directement succédé, les fonctions que Joseph Rovin a assumées depuis les années 80 jusqu'en 2001. Le défi à relever, celui de maintenir, voire de renforcer le dialogue entre la France et l'Allemagne, est énorme, car rien ni personne ne saurait être aujourd'hui comparé au formidable destin de Joseph Rovin, décédé deux jours après son 86^e anniversaire en juillet 2004. Que sont en effet les petites misères du

franco-allemand aujourd'hui, aussi sérieuses soient-elles, comparées aux drames et aux tragédies de la première moitié du 20^e siècle et aux défis et espoirs de la seconde moitié dont il a été le témoin ? Que sont les difficultés des acteurs du franco-allemands aujourd'hui, celles des associations franco-allemandes ici présentes par exemple, comparées aux drames humains subis pendant les hostilités, et parfois même dans les années qui ont suivi la capitulation allemande de 1945 ? Que sont ces toussotements, comparés aux voix des armes qui pendant des décennies se sont élevées entre ennemis trop longtemps qualifiés d'héritaires ? Aujourd'hui, les amis héréditaires se doivent de saluer cette mutation, disons même cette manipulation génétique, dont Joseph Rovin a été l'un des nombreux artisans. Parmi les nombreux ouvrages publiés par Joseph Rovin, un titre retient l'attention, celui de 1988 : « *France-Allemagne, deux nations, un avenir* ». Je pense que nous sommes tous fidèles à son action et à ses idées, si nous ne nous limitons pas aux seules relations franco-allemandes, mais si nous misons avec force et détermination sur ce que la France et l'Allemagne peuvent apporter, ensemble, à la construction de l'Europe. Joseph Rovin disait fréquemment que nous avons tous, sur le Vieux Continent, deux patries : la nôtre et l'Europe. D'ailleurs, dès la période d'occupation française en Allemagne au lendemain de la guerre, Joseph Rovin avait constitué un groupe de réflexion sur une nouvelle ouverture entre ennemis héréditaires de jadis. Des Hollandais, des Belges et des Luxembourgeois faisaient déjà partie de ce groupe, qui décida fin 1948, à l'auberge de jeunesse de Titisee au cœur de la Forêt-Noire, de créer avec le soutien des services culturels français un Institut pour les rencontres internationales, précurseur de l'OFAJ qui verra le jour en 1963, six mois à peine après la signature à l'Élysée du Traité d'amitié scellant la réconciliation historique entre la France et l'Allemagne.

Monsieur l'Ambassadeur, vous avez choisi de donner le nom de Joseph Rován au Prix que vous décernez déjà depuis plusieurs années à des associations franco-allemandes d'Allemagne. Ce choix est dans l'esprit du travail accompli par Joseph Rován. Mais ce Prix aurait pu s'appeler Prix Joseph Rosenthal, Prix Louis Rivier ou encore Prix Pierre Citron – trois noms, quatre même si l'on y ajoute le pseudonyme de Rován, des noms étroitement liés à sa propre histoire mouvementée. Né à Munich en 1918 comme fils d'une famille protestante d'origine juive, écolier à Vienne et à Berlin, exilé à Paris en 1934, où il passe deux ans plus tard avec brio son baccalauréat avant d'obtenir une licence d'allemand, une de sciences politiques et une de droit – on excusera du peu – Joseph Rován, converti entretemps au catholicisme, a adopté la nationalité française en 1946, puis choisi le parti de défendre à la fois l'Allemagne de ses parents et la France de ses enfants. Dans ses Mémoires, Joseph Rován écrit : « *Toute ma vie j'ai été hanté par l'histoire, par cette tentative dérisoire et merveilleuse grâce à laquelle les humains essaient de se survivre et de repousser de quelques générations les limites de l'oubli* ». Le Prix Joseph Rován que vous décernez pour la première fois sous ce nom, Monsieur l'Ambassadeur, contribue à faire en sorte que la société civile, et tout spécialement la jeunesse de nos deux pays, n'oublie pas combien Joseph Rován, penseur et acteur du dialogue franco-allemand, reste pour nous tous une référence. J'emprunte au livre de l'ancien président de l'Office allemand d'Echanges universitaires (DAAD) Hansgerd Schulte cette confidence de Joseph Rován à l'auteur : « *J'ai eu la chance pendant toute ma vie de pouvoir faire ce qui me plaisait, je ne me suis jamais ennuyé, tout ce que j'ai fait m'a toujours amusé.* » Oui, s'il fallait résumer la philosophie de Joseph Rován, il ne serait pas exagéré de voir dans son action une certaine similitude entre son principe du devoir et son principe du plaisir.

C'est sur cette réflexion que je voudrais, Monsieur l'ambassadeur, mesdames et messieurs, vous remercier pour votre attention.